

RENART ET LES MARCHANDS

Ce jour-là, Renart avait parcouru force lieues en quête de bonnes gens à tromper ou, plus directement, de nourriture ; car sa faim était telle qu'il aurait pu avaler son compère Ysengrin s'il en avait eu l'occasion –là-dessus peuvent naître des doutes, car notre loup, malgré son accablante crédulité, sait se défendre. Son ventre vide pesait plus lourd qu'un âne mort, et au vu de sa petite taille, cela était tout de même inquiétant. À travers son pelage roux qui avait perdu beaucoup de son éclat, on distinguait très nettement les côtes du goupil qui s'enfonçaient dans sa peau tant il avait peu de chair. Cet état de famine était grave, je vous l'accorde, mais la contrée était ravagée par une période de disette qui décimait en nombre effarants hommes comme animaux. Les plus anciens disaient n'avoir jamais vu une telle catastrophe dans la région. En outre, on était en plein hiver, et le ciel avait revêtu son manteau gris. Pas une seule petite parcelle de terre n'avait échappé au froid, et une épaisse couche de givre mêlé à de la neige recouvrait les sentiers, rendant très difficiles les échanges commerciaux avec l'extérieur, ce qui accentuait encore plus le désespoir des paysans qui n'arrivaient plus à trouver assez de vivres, ne serait-ce que pour nourrir leurs enfants qui pourtant ne mangeaient déjà pas beaucoup...

Mais revenons à Renart. Affamé, transi de froid, il se traînait lamentablement sur le bord des chemins, la langue pendue dans l'espoir de voir tomber du ciel une poule bien engraisée et stupide à souhait afin qu'il n'ait pas à se démener pour trouver un moyen de la berner. Son état d'inquiétante faiblesse le faisait délirer ; aussi voyait-il surgir devant lui maintes réjouissances gustatives auxquelles il ne pouvait toucher –et cela l'accablait encore plus que sa faim elle-même. Pour tenter de limiter ces visions qui le torturaient, il observa exclusivement ses pattes qui s'enfonçaient dans la neige avec un bruit étouffer. Il aurait pu avancer ainsi jusqu'à ce que la fatigue l'achève mais le crissement lugubre des roues d'une charrette sur le sol gelé le tira de ses hallucinations. Relevant vivement la tête, notre goupil aperçoit –ô miracle-, entassés à l'arrière d'une remorque de bois branlante, une multitude de paniers remplis à ras bord de volailles qui avaient l'air fraîches du matin. L'envie fait saliver Renart, et quand il remarque deux marchands à l'avant de la charrette, emmitouflés dans d'épais manteaux de fourrure, il se dit que ce sera chose facile de les berner comme il l'a fait si souvent avec tant d'autres. Son cerveau entre en ébullition et se met à chercher à une vitesse ahurissante un stratagème pour obtenir quelques-unes de ces poules. Après plusieurs minutes de réflexion, notre goupil s'étend sur le sol et fait mine d'agoniser : « Ah, sires, je me meurs !

- Voilà un goupil bien audacieux. Ôte-toi de ce chemin si tu ne veux finir entre les roues de cette charrette.

- Ô ciel, mon âme se sent irrésistiblement attirée vers toi et vers ta splendeur infinie... Toi seul mettra fin à mes souffrances en m'emportant vers tes gais pâturages... »

Les marchands se regardent d'un air entendu : le goupil est fiévreux ou il est possédé par un mauvais esprit qui le pousse à dire pareilles sottises.

« Ami quadrupède, il vous faut être soigné, lui recommandent-ils d'une même voix.

- Non point, bonnes gens, répond Renart, j'aperçois là-haut un remède miraculeux qui a effacé d'un éclat de sa verdure toutes les blessures de mon cœur.

-Parlez sans ambiguïtés, bel ami, nous ne saisissons pas clairement le sens de vos propos.

-Il est sous mes yeux un pays où courent de joyeux faisans, où abondent cerfs et chevreuils en grande quantité, où paissent tranquillement d'immenses troupeaux de brebis, où poussent dans un verger merveilleux moult fruits succulents, où...

-Plait-il ? Quel genre de fruits ?

-Je vois des grappes entières recouvertes de grains dorés dont le goût est semblable à celui du miel le plus onctueux et le plus savoureux, je vois un petit buisson sur lequel pullulent des baies écarlates qui fondent voluptueusement sur votre langue, faisant exploser dans votre bouche une multitude de saveurs indescriptibles. Mais le meilleur est au fond, ce pommier gigantesque qui donne des fruits offrant à votre curiosité la perfection la plus complète, car ses pommes, dont les couleurs sont sans pareilles, ont toutes un goût différent, chacune plus extraordinaire encore que les précédentes... »

C'est au tour des marchands de saliver. Renart insuffle dans sa voix une certaine tonalité qui lui est propre et qui renforce continuellement chez ses victimes les sentiments qu'il leur a transmis. Le premier commerçant est submergé par une vague de sensations exceptionnelles dues au fait qu'il s'imagine dans le verger, se gavant de fruits divers, et il sent presque leur jus sucré dégouliner le long de ses lèvres. Il est à un stade d'extase pure ; et il ne peut se sentir mieux. Notre goupil n'est pas magicien, mais il se sert de la faim des gens crédules de sorte à la retourner contre eux. Cependant le second marchand n'en est point là. Il faut pour Renart redoubler de persuasion : « Et se dresse à présent devant moi un ours titanesque, reprend-t-il, qui se dépouille de sa fourrure pour moi... Je vois des boutons d'ors ornés de rubis s'élever dans les airs et de longues manches d'hermine s'ajouter à la fourrure, formant un sublime manteau étincelant sous le soleil... Et à présent des montagnes d'or se déversent autour de moi, ma tête tourne devant tant de splendeur...

-Ayez pitié, dites-moi comment accéder à ce lieu divin !

-Cela est plus simple que vous ne pouvez l'imaginer. Levez votre tête et voyez par vous-même, le ciel décidera si oui ou non vous êtes digne de pénétrer dans son royaume.

-Dites-moi, que voyez-vous encore ?

-Levez les yeux, vous dis-je !»

Le marchand s'exécute. Il s'attend, terriblement impatient, à découvrir toutes les merveilles que le goupil lui a énoncées. La famine qui le ronge autant que son compère lui fait voir à travers les rayons du soleil une cascade d'or couler dans sa direction, les nuages sont pour lui de somptueux palais nacrés, et il prend la moindre petite ombre pour un gros lièvre bien garni. Renart profite de ce que les deux benêts aient le regard tourné vers les cieux pour bondir dans la remorque. Il saisit au vol deux poules bien grasses, et s'en va en bondissant. N'en revenant toujours pas de la facilité avec laquelle il a trompé les commerçants, il se retourne brièvement, leur fait un petit signe de la main en désignant les volailles, uniquement pour le plaisir de les voir bouillir de rage, puis retourne en direction de Maupertuis afin de profiter pleinement de son butin en famille.

Michaël de Bonnechose, 5^e B

